

# **SOCIALISME ET ANARCHIE**

## **L'Anarchia - Londres - numéro unique - août 1896.**

Quand on discute de questions d'ordre moral et social, la plus grande difficulté pour arriver à se comprendre vient du sens varié et incertain qu'on attribue aux mots. Chaque parti et parfois chaque individu donne aux mots les plus courants une signification différente; et ce qui est pire, le même individu emploie parfois le même mot dans des sens différents, voire opposés.

Ainsi, par exemple, socialisme et anarchie s'emploient parfois comme des termes antagonistes et parfois comme des synonymes. Il y en a qui combattent l'individualisme quand il s'agit du «*chacun pour soi*» de la société bourgeoise et qui, ensuite, se disent individualistes pour exprimer leur idéal: une société dans laquelle personne ne serait opprimé et où chacun aurait les moyens d'atteindre le plein épanouissement de sa propre individualité. Aujourd'hui, ils combattent l'immoralité de la bourgeoisie et demain ils s'élèveront contre toute morale. Ils disent que le droit c'est la force et l'instant d'après ils sont fiers de défendre les droits des faibles. Ils tournent en dérision toute idée de sacrifice ou d'abnégation et ensuite il se disent - et se montrent - prêts à sacrifier leur bien-être, leur liberté, leur vie pour le bien des générations futures.

On pourrait faire les mêmes remarques en ce qui concerne l'emploi des mots évolution et révolution, organisation, administration, autorité, gouvernement, État, et de tous ceux qui se rapportent à des problèmes moraux et sociaux.

Si bien qu'il arrive que beaucoup de choses vraies ne paraissent pas très sérieuses parce qu'elles sont exprimées d'une façon qui laisse à désirer, et qu'il se produit nombre de scissions parmi des compagnons qui, dans le fond, sont en fait d'accord. Et inversement, des gens dont les idées et les tendances sont diamétralement opposées croient souvent qu'ils sont du même avis, simplement parce qu'ils emploient la même terminologie. Il arrive de même que des idées absurdes et antisociales soient acceptées sur la foi d'un mot, et que des égoïstes et de véritables malfaiteurs se mêlent à ces personnes bonnes et généreuses qui font montre d'immoralité pour la gloire bien vaine de paraître originales.

Ce n'est pas seulement le manque de langage clair, commun et constant qui fait que les hommes se comprennent difficilement entre eux; il s'y ajoute aussi le caractère confus de l'expression qui cache à chacun la clarté des idées et finit par empêcher qu'on se comprenne soi-même. Exemple (certes bien douloureux !) tant de nos journaux qui semblent être rédigés par les habitants de la légendaire tour de Babel et où ceux qui écrivent montrent généralement qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent dire et qu'ils n'ont qu'une idée vague et obscure d'un idéal nébuleux qu'ils ne savent pas traduire en termes intelligibles.

Définissons donc les mots dont nous nous servons.

Je ne prétends pas que le sens que je donne aux mots soit leur vrai sens. Le sens des mots est toujours quelque chose de conventionnel que seul peut établir l'usage commun et constant du plus grand nombre. Mais quand un mot a été inventé pour exprimer une idée donnée, toutes les transformations et les déviations que sa signification connaît par la suite ont habituellement entre elles un lien logique qui permet de remonter à la signification première, ou de retenir un sens général répondant à la pensée plus ou moins consciente de tout le monde. C'est ce fond commun qui est dans les différents sens donnés aujourd'hui à certains mots que je m'efforce de déterminer pour rendre les idées plus claires et faciliter la discussion. Quoi qu'il en soit, mes définitions serviront au moins à mieux faire comprendre ce que je

veux dire et à donner, peut-être, un exemple de langage précis que d'autres pourront élaborer davantage.

Quand on étudie la société humaine et les conceptions idéales qu'on peut se faire d'une société nouvelle, il y a deux points à considérer:

- 1- les relations morales, ou juridiques si l'on veut, entre les hommes; c'est-à-dire le but que l'on attribue à la vie en société;
- 2- la forme dans laquelle ces relations s'incarnent; c'est-à-dire le mode d'organisation garantissant le respect des droits et l'accomplissement des devoirs respectifs, la méthode par laquelle on tend à la réalisation du but que l'on propose à la société.

En ce qui concerne le premier point, on peut concevoir la société humaine de trois façons différentes. Soit comme une masse d'hommes qui naissent et vivent pour servir un ou quelques individus, privilégiés par droit de conquête, camouflé en prétendu droit divin: c'est le régime aristocratique qui, pour l'essentiel, a disparu des pays les plus avancés et est en train de disparaître dans le reste du monde. Soit comme la vie en commun d'individus égaux dès le départ et sur le plan théorique, qui luttent entre eux pour accaparer chacun le maximum de richesse et de pouvoir possible: c'est l'individualisme qui domine dans le monde bourgeois aujourd'hui et qui cause tous les maux sociaux que nous déplorons. Soit comme un lien de solidarité entre tous les hommes, chacun coopérant avec les autres pour le plus grand bien de tous, et comme un moyen pour garantir à tous le plus grand développement, la plus grande liberté, le plus de bien-être possibles: c'est le socialisme qui est l'idéal pour lequel luttent aujourd'hui tous les amis du genre humain sincères et éclairés.

En ce qui concerne le second point, il existe encore trois principaux modes d'organisation, trois méthodes, trois types d'organisation politique:

- 1- la domination exclusive d'un individu ou de quelques individus (monarchie absolue, césarisme, dictature) qui imposent aux autres leur propre volonté, dans leur intérêt personnel ou dans l'intérêt de leur caste, ou encore avec l'intention, qui peut même être sincère, de faire le bien de tous;
- 2- ce qu'on appelle la souveraineté populaire, c'est-à-dire la loi faite au nom du peuple par ceux que le peuple a élus; cette loi représente en théorie la volonté de la majorité, mais en pratique elle est le résultat de toute une série de transactions et de fictions qui font que l'expression authentique de la volonté du peuple se retrouve falsifiée;
- 3- l'organisation directe, libre, consciente de la vie sociale, faite et modifiée quand il le faut, par tous les intéressés, chacun dans la sphère de ses intérêts, sans délégation de pouvoir fictive, sans liens inutiles, sans obligations arbitrairement imposées: c'est l'anarchie.

Les différentes conceptions de l'essence et du but de la société se combinent de façons diverses avec les différentes formes d'organisation, aussi bien dans l'histoire que dans les programmes des partis. Ainsi, il peut y avoir une société aristocratique ayant un régime monarchique, républicain, et même anarchiste. La société bourgeoise, ou individualiste, existe aussi bien sous la monarchie qu'en république et beaucoup de ses partisans sont même anarchistes puisqu'ils désirent qu'il n'y ait pas de gouvernement ou qu'il y en ait le moins possible. Et quant au socialisme, certains voudraient le réaliser au moyen de la dictature, d'autres par le biais parlementaire et d'autres par l'anarchie.

Les erreurs des hommes et les actions et réactions entraînées par les facteurs historiques ont bien pu produire - et ont produit, de fait - les combinaisons les plus invraisemblables entre constitutions sociales et formes politiques de nature disparate. Il n'en reste pas moins que les fins et les moyens sont intimement liés, sans aucun doute, si bien qu'à toute fin correspond de préférence tel moyen plutôt que tel autre; de même que tout moyen tend à réaliser la fin qui lui est naturelle, y compris en dehors de la volonté de ceux qui emploient ce moyen, et contre elle.

Quand il s'agit de faire respecter les privilèges d'une caste fermée, la monarchie est la forme politique qui s'y prête le mieux; c'est pourquoi, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'est formée, toute aristocratie tend à établir un régime aristocratique, ouvertement ou de façon moins déclarée; de même que toute monarchie tend à créer une classe aristocratique et à la rendre stable et toute-puissante. Le système politique qui correspond le mieux à la société bourgeoise, c'est le système parlementaire, c'est-à-dire la république (car la monarchie constitutionnelle n'est, en réalité, qu'une forme intermédiaire dans laquelle le rôle du Parlement est encore entravé par des survivances monarchiques et aristocratiques); et toute république tend à constituer une classe bourgeoise; de même que, par ailleurs, la bour-

geoisie est toujours républicaine, au fond d'elle-même sinon de façon déclarée.

Et quelle est la forme politique qui convient le mieux pour réaliser le principe de solidarité dans les rapports humains? Quelle est la méthode qui peut nous conduire le plus sûrement au triomphe complet et définitif du socialisme?

Il est certain qu'on ne peut pas donner de réponse absolument sûre à cette question: étant donné qu'il s'agit de choses qui ne se sont pas encore produites, les déductions logiques manquent nécessairement de la confirmation de l'expérience et il faut donc nous contenter des solutions qui paraissent avoir pour elles la plus grande probabilité. C'est là une sorte de doute toujours présent à l'esprit quand il s'agit de prévisions historiques et qui, du reste, est en quelque sorte une porte qu'on laisse ouverte en nous pour que des vérités nouvelles puissent solliciter notre intelligence. Mais, s'il doit nous incliner à avoir une plus grande tolérance et la plus cordiale sympathie envers ceux qui cherchent à atteindre le même but que nous par d'autres voies, il ne doit cependant pas paralyser notre action, ni nous empêcher de choisir notre propre voie et d'y marcher résolument.

Le trait essentiel du socialisme, c'est qu'il s'applique d'une manière égale à tous les membres de la société, à tous les êtres humains. Ce qui implique que personne ne doit pouvoir exploiter le travail d'autrui grâce à l'accaparement des moyens de production; et que personne ne doit pouvoir imposer sa propre volonté aux autres par le moyen de la force brutale ou, ce qui est pire, grâce à l'accaparement du pouvoir politique; l'exploitation économique et la domination politique sont les deux aspects d'une même réalité, l'assujettissement de l'homme par l'homme et ne peuvent jamais se résoudre que l'une par l'autre.

Pour atteindre le socialisme, et le consolider, il faut donc nécessairement un moyen qui ne puisse pas être, lui aussi, une source d'exploitation et de domination, et qui mène à une organisation capable de correspondre le plus possible aux intérêts et aux préférences, variées et changeantes, des divers individus et groupes humains. Un tel moyen ne peut pas être la dictature (monarchie, césarisme, etc...) puisqu'à la volonté et à l'intelligence de tous elle substitue la volonté et l'intelligence d'un seul ou de quelques individus; elle tend à imposer à tous une règle unique, malgré les différences de conditions; elle crée la nécessité d'une force armée pour contraindre les récalcitrants à l'obéissance; elle fait surgir des intérêts antagonistes entre la masse et ceux qui sont proches du pouvoir et elle aboutit soit au triomphe de la révolte, soit à la consolidation d'une classe de gouvernants qui, bien sûr, devient aussi une classe de propriétaires. Le parlementarisme (démocratie, république) n'apparaît pas non plus comme un moyen valable étant donné que lui aussi substitue à la volonté de tous la volonté de quelques individus; si, d'un côté, il laisse un peu plus de liberté que ne le fait la dictature, d'un autre côté les illusions qu'il crée sont plus grandes; et au nom d'un intérêt collectif purement fictif il foule aux pieds tous les intérêts réels et il va à rencontre de la volonté de chacun comme de la volonté de tous, par le biais des élections et des votes.

Il reste l'organisation libre; de bas en haut, du simple au complexe, sur la base du libre accord et de la fédération des associations de production et de consommation, c'est-à-dire l'anarchie. Et c'est là le moyen que nous préférons.

Pour nous donc, socialisme et anarchie sont des termes qui ne sont ni opposés, ni équivalents, mais étroitement liés l'un à l'autre; comme l'est la fin au moyen qui lui correspond nécessairement; comme l'est le fond à la forme dans laquelle il s'incarne.

Le socialisme sans l'anarchie, autrement dit le socialisme d'État, nous paraît impossible car il serait détruit par ce même organe qui devrait le maintenir: l'État.

L'anarchie sans le socialisme nous paraît également impossible car elle ne pourrait être, en ce cas, que la domination des plus forts et elle aboutirait donc, rapidement, à l'organisation et à la consolidation de cette domination - autrement dit, à l'établissement d'un gouvernement.

**Errico MALATESTA.**

-----